

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 34 (1984)
Heft: 4

Artikel: Études critiques : retrouvailles avec Pannenberg
Autor: Blaser, Klaus Peter
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RETROUVAILLES AVEC PANNENBERG*

KLAUSPETER BLASER

Etudiant chez Pannenberg au moment même où parut son «Offenbarung als Geschicht», j'ai vécu intensément la provocation que cette voix représentait dans une situation d'apparente impasse. Pour des raisons qui tiennent à ma trajectoire théologique et personnelle, je suis peu à peu devenu un admirateur intrigué, regardant avec une suspicion croissante la construction pannenbergienne, certes passionnante mais trop souvent spéculative.

Or, le livre de Denis Müller, thèse de doctorat présentée à l'Université de Neuchâtel, remet tout ce débat en chantier et me l'a fait revivre, faisant de surcroît connaître Pannenberg au public francophone. En effet la christologie est la seule partie de l'œuvre de Pannenberg à avoir été traduite en français; et les études consacrées à ce théologien font défaut dans cette langue. Son type de pensée n'y est certainement pas pour rien. L'audience que ce théologien (et philosophe) allemand a reçue dans le monde anglo-saxon (fondamentalistes, néo-libéraux, process-theology) et dans le catholicisme en est par contre d'autant plus grande. Le travail critique de Denis Müller, présentation, analyse et confrontation à partir d'un point de vue extérieur, comble donc une lacune de la théologie française dans ce grand débat autour de «vérité et histoire». Il faut d'emblée saluer cette étude et remercier l'auteur pour la peine qu'il a prise de nous expliquer ce théologien, peut-être au risque de l'anachronisme, vu la manière dont Pannenberg aborde cette problématique. Denis Müller, par ailleurs, n'hésite pas à affirmer sa propre position, et on commence à entrevoir dans la théologie suisse romande une palette de plus en plus riche et variée de systématiciens.

Avec une compétence impressionnante, Müller analyse d'abord les *options fondamentales* de W. Pannenberg et s'efforce de montrer quels sont chez lui les rapports entre la révélation et l'histoire, suivant la thèse d'une autorévélation autorévélation indirecte de Dieu dans l'histoire universelle. La révélation, pensée comme auto-révélation de Dieu en Christ, ne crée pas l'histoire, mais s'y inscrit, ce qui suppose l'existence de l'histoire universelle pour pouvoir parler de la révélation. Mais nous n'avons jamais directement accès à la présence du Dieu révélé; Dieu, en effet, se manifeste toujours à nous par la médiation indirecte de faits historiques et de leurs interprétations successives (291). C'est dire aussi que la révélation par Dieu de lui-même a lieu à la fin de l'histoire révélante — thèse avec laquelle Pannenberg entend combattre les

* A propos du livre de DENIS MÜLLER, *Parole et Histoire*, Genève, Labor et Fides, 1983.

tendances jugées gnostiques ou mythiques qui sont présentes dans les théologies de la Parole de provenance barthienne ou bultmanienne. Tout autoritarisme ou irrationalisme dans l'approche de la révélation de même que tout subjectivisme ou fidéisme doivent être éliminés au profit d'une connaissance de type historique et herméneutique portant sur l'histoire des traditions, par lesquelles le fait particulier est relié à la totalité de l'histoire. La légitimité rationnelle de la révélation peut être vérifiée à condition de voir dans l'histoire universelle le lieu et le processus de la manifestation de Dieu comme totalité, donc de voir en elle une histoire du salut. Dès lors l'idée de Dieu peut être considérée comme une hypothèse logico-rationnelle par toute science et en particulier par la méthode historique. Cela signifie-t-il que la révélation elle-même soit sans cesse différée ? Non, parce que l'histoire en tant que manifestation de l'Absolu et de l'Infini est tissée d'anticipations successives. Cette structure «proleptique», Pannenberg la tire d'une analyse de l'événement chrétien. De même que, dans sa vie et sa prédication, Jésus anticipe la résurrection, il anticipe aussi la fin de l'histoire parce que, dans sa résurrection, il en est lui-même déjà la fin et le but. Ainsi Pannenberg estime possible de résoudre la tension entre l'unicité de la révélation chrétienne et l'état inachevé, ouvert à l'avenir, de l'histoire. Inversement, la structure proleptique de la révélation chrétienne correspond par nature à la structure proleptique de l'histoire universelle, anticipation de la totalité de Dieu. La christologie faisant apparaître le fondement proleptique non seulement de la théologie de l'histoire, mais aussi de l'être de l'homme et du monde, il s'ensuit que la théologie, l'anthropologie et l'ontologie, imprégnées par cette proleptique de l'avenir infini, existent en profonde corrélation. «Nous nous mouvons dans un cercle» (178).

Pour ne pas succomber aux tentations de la gnose ou du syncrétisme, Pannenberg établit, selon Denis Müller, une «dialectique ordonnée»: d'une part la «révélation de soi» de Dieu ne saurait être subordonnée à une quelconque instance anthropologique préalable, ce qui n'empêche pas, d'autre part, de postuler que la priorité dogmatique de l'auto-révélation est inséparable de la précédence herméneutique et historique de l'expérience humaine. «Sans l'expérience humaine et sans la méditation herméneutique du sens, sans les anticipations de la totalité dans notre histoire, nous ne pourrions pas connaître Dieu d'une manière réelle et conforme à nos dispositions humaines» (179). La révélation de Dieu dans l'histoire étant donc le fondement doctrinal *a priori* de l'anthropologie, celle-ci opère comme fondement rationnel et herméneutique *a posteriori* de la révélation», conclut Müller (180).

La deuxième partie de l'ouvrage invite à un *examen critique*, centré sur la conception de la révélation, de l'histoire, de la foi et de la théologie que Pannenberg met en œuvre, et sur la fonction de la christologie dans cet univers spéculatif. Confirme-t-elle le projet initial de «théologie de la révélation» ou

représenterait-elle plutôt la justification *a posteriori* d'une théorie spéculative de l'histoire et de l'homme construite autour de la catégorie d'anticipation ? (186) S'inspirant de Karl Barth et d'Eberhard Jüngel, l'auteur, à travers de subtiles analyses, conclut au *non possumus*. Chez Pannenberg, argumente-t-il, la révélation devient en fin de compte un prédicat de l'histoire puisque le savoir historique fonde la foi et que l'histoire remplace la Parole interpellante. L'essence théologique du kérygme étant précisément de joindre entre eux l'histoire de Jésus, la confession de foi qui lui répond, et l'interpellation qui rend possible cette réponse (203), à l'opposé, la théologie de Pannenberg risque de dégénérer en historiologie et rationnalisme. «*Fide remota*», le recours à l'histoire des traditions n'a pas plus d'efficacité historique que le recours au kérygme. En ce sens, Pannenberg confond le critère de vérification (i.e. l'histoire de Jésus, à elle seule toujours ambiguë) avec le fondement théologique de la révélation (i.e. l'acte éternel de Dieu révélant son être propre). Plus généralement, la théorie de l'auto-vérification de la révélation dans la réalité humaine repose sur un *a priori* arbitraire et subjectif, parce qu'elle suppose une homologie de principe entre la révélation et l'anthropologie. L'être de Dieu et l'être du monde paraissent être homogènes. De la sorte, la christologie, contrairement aux intentions de Pannenberg, devient illustration exemplaire, mais postérieure d'une théorie spéculative. Par là, on oblitère gravement la relation conflictuelle et paradoxale de la vérité et de l'histoire, voire même de l'évangile et du christianisme (235). Ou bien révélation, ou bien anthropologie générale: *tertium non datur* ! D'où aussi les reproches de confusionisme (317), de monisme objectif (où Dieu fait nombre avec l'histoire) ou encore de monisme subjectif (où la conciliation l'emporte sur la rupture et la décision libre) (239). Chez Pannenberg, dit encore l'auteur, on revient à une théologie naturelle étant donné que la révélation est subordonnée à cette instance étrangère de la Totalité et que la catégorie de la prolepsis remplit une fonction unificatrice essentielle en remplaçant le rôle traditionnel de l'analogie dans la métaphysique théologique. Si une séparation de principe entre l'esprit humain et l'Esprit de Dieu n'est pas plus nécessaire que raisonnable (259), si l'idée de Dieu est construite subrepticement en fonction de la totalité (qualifiée de «mythe», 262), n'en arrive-t-on pas à une philosophie religieuse qui fait fi de la manifestation *sub specie historiae, crucis et resurrectionis Jesu* ?

Ce questionnement pousse l'auteur à «nous reprendre, à nous ressaisir et à nous redéfinir, dans l'horizon d'une pratique, d'un témoignage et d'un dire» (269). La troisième partie du livre de Müller propose donc une «*Reprise théologique de quelques-uns des défis posés par Pannenberg à une théologie de la révélation*». L'auteur y fait un plaidoyer engagé pour une révélation unique de Dieu en Jésus-Christ, Parole et dire, auxquels le discours théologique correspond par sa propre parole. Il oppose le «Toutes choses sont en Christ» (christocentrisme) au «Christ est le Tout» (christomonisme), et s'il y a «point

d'accrochage», c'est bien par l'Evangile lui-même qu'il est créé. De la sorte, la raison est toujours raison répondante. Une analogie de type ontologique ou fusionnel, une quelconque identification entre l'être de Dieu et l'être de l'homme est donc à rejeter, la théologie devant rester *intellectus fidei*. Si Müller admet par la suite que l'histoire soit le *lieu* et non le moyen de la révélation, il juge pourtant peu originale la thèse de la révélation indirecte, toute révélation étant indirecte puisqu'il faut en rendre compte. Théologiquement, l'histoire doit rester prédicat encore qu'il faille «instruire» une théologie de la Parole par l'histoire, telle celle de Jésus. Et Müller de contester radicalement le postulat historiciste, le formalisme linguistique ainsi que la volonté de dissocier certitude et connaissance, confiance et intelligence. Il y oppose la christologie du Crucifié ressuscité qui définit de manière exclusive et suffisante l'être de Dieu et l'être de l'homme. Cette christologie du Crucifié énonce la vérité de l'universel sous l'angle du particulier et du singulier. Müller partage donc avec son interlocuteur la radicalité de *l'extra nos*, mais son désaccord porte sur la méfiance de Pannenberg à l'égard de la sotériologie. On ne peut parler de Jésus-Christ sans parler en même temps du salut du monde, dit Müller avec Ebeling, pas plus que la christologie de la Croix ne saurait être opposée à une christologie de la résurrection. Il faudra alors parler d'un renversement épistémologique puisque le primat du particulier sur l'universel bat en brèche la tendance humaine normale à la fusion dans la Totalité (334). Proche de Luther, de Barth et de Jüngel, notre auteur maintient que l'homme ne peut définir Dieu; c'est Dieu qui définit l'homme en lui restituant sa vraie dimension et en le soustrayant à lui-même tel qu'il s'imagine et se rêve. L'homme qui s'expose à cela fera l'expérience d'un Dieu qui se cache en se révélant et qui se donne à penser comme mystère, selon l'analogie de la foi, et ce mystère sera ainsi compris comme le sens éminemment positif du monde, de l'homme et de la vérité dont on vit.

Jusqu'à maintenant nous n'avons pas pu faire apparaître avec quelle minutie d'analyses Denis Müller étaye ses propos pour chaque thème important de la théologie de Pannenberg, le tout étant accompagné, sur tel ou tel point, de brefs excursus avec encore un appareil critique fouillé et précis. Si l'auteur engage avec Pannenberg un débat en définitive très critique, toutes ses objections ont été précédées d'une analyse poussée du problème en question chez son interlocuteur qu'il rejoint d'ailleurs sur nombre de points isolés. En quoi donc consiste le mérite et la problématique de l'ouvrage? Qu'on me permette ici une modeste *métacritique*.

Sans doute, nous avons affaire à une excellente présentation de Pannenberg. En de nombreuses occasions, Müller corrige ou modifie certains jugements rapides ou sommaires d'interprètes trop pressés. Ce qui constitue un atout évident, c'est que toute l'œuvre de Pannenberg a pu être évaluée (encore qu'il soit dommage que la grande Anthropologie n'ait paru que très récemment...); ainsi, certains développements importants qui suivirent les célèbres

thèses de 1961 et la christologie de 1964 trouvent-ils leur juste place et sont-ils reconnus comme tels. Je ne sais où l'on pourrait, dans la présentation, signaler des déficiences ou des lacunes, à moins de considérer la christologie de Pannenberg davantage comme un bloc erratique que comme le fondement de l'ensemble, interprétation qui resterait malgré tout possible...

L'examen critique, lui aussi, me paraît cohérent et défendable, encore que les reproches sur lesquels les analyses débouchent, puissent paraître excessifs. Qu'est-ce que cela signifie d'attaquer Pannenberg au niveau de la cohérence ? Pannenberg lui-même y verrait une incohérence, mais il est vrai qu'il y a fort peu d'auteurs prêts à accepter une telle critique.

Les cent dernières pages forment en soi un manuel (très commode pour l'étudiant) consacré à la théologie de la révélation et aux questions actuelles la concernant. C'est une réponse de type barthien que l'on trouvera ici et qui ne manquera pas de décevoir celui qui la trouve insuffisante ou démodée. L'avantage de cette partie est précisément la clarté du parti pris et de nombreuses formulations qui donnent à penser, comme par exemple cette question avec laquelle Müller termine : « Parler d'une vérification des énoncés théologiques, n'est-ce pas, d'une certaine manière, déboucher sur l'aveu de notre pauvreté élémentaire ? » (376). Il me semble, quant à moi, qu'on peut et doit être reconnaissant à Denis Müller de nous avoir rappelé — peut-être aux dépens d'une certaine originalité tant recherchée aujourd'hui — quelques vérités élémentaires en théologie.

Et pourtant, pourquoi le lecteur que je suis, acquis à la visée fondamentale développée par l'auteur, perçoit-il un certain malaise ? Est-ce le style un peu assertorique, parfois assez massif, voire presque « dogmatiste » qui dérange ? Est-ce le caractère assez « allemand » de l'ouvrage qui tranche avec la production française actuelle ? Est-ce la reprise de débats un peu dépassés qui lasse malgré leur actualité permanente (peut-on d'ailleurs retourner si aisément à la théologie de la Parole de Dieu sans intégrer l'apport moltmannien à la notion de révélation ?) ?.... Cette lecture m'est apparue en général aussi passionnante qu'elle a été parfois fastidieuse. Mais au-delà de telles considérations, j'aimerais en rester à deux questions.

1. On l'aura compris : Denis Müller se sent obligé d'ouvrir le dossier critique de Pannenberg à partir d'un autre point de vue. C'est à la fois sa force et sa faiblesse. Si toute analyse a ses présupposés qu'ils soient théologiques ou autres, l'ouvrage en question a cependant quelque chose d'un dialogue de sourds. La question s'impose : pourraient-on critiquer Pannenberg sur son propre terrain, avec ses propres arguments ? Tâche redoutable étant donné la cohérence de son projet ! Les incohérences que Müller relève entre l'intention et le résultat sont-elles réelles ? Ne dépendent-elles pas de l'extériorité du jugement ? L'auteur a-t-il vraiment pris au sérieux son interlocuteur dans sa tentative d'une auto-vérification de la vérité à l'extérieur d'elle-même ? La révélation de Dieu qui, dans les propos de Müller, résoud vraiment tous les

problèmes, ne risque-t-elle pas d'amener un véritable «fondamentalisme»...?

2. Si je rejoins l'auteur dans sa tentative de concilier théologie de la Parole et théologie de l'histoire, je trouve cette tentative encore insuffisante, car on nous propose des aménagements de la doctrine de la révélation plutôt qu'une lecture nouvelle de cette doctrine. Que l'on puisse développer la christologie barthienne de façon originale et fine dans une problématique moderne sans pour autant abandonner l'extraordinaire contestation qui émane d'elle, notre auteur aurait pu l'apprendre par exemple de l'étude de Hans Stickelberger (cf. ma recension dans *RThPh* 1983, 91 et *Zwingliana* 1982, 692ss.). Me tromperais-je en disant que c'est, en définitive, un élément créateur qui nous manque dans le livre de Denis Müller?

Sans doute Denis Müller ne reculera-t-il pas devant cette tâche à la fois fascinante et terrifiante. Et son présent livre en est déjà un gage.